

La pensée de George Eliot

Autor(en): **Reymond, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1933)**

Heft 88

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA PENSÉE DE GEORGE ELIOT

Paul BOURL'HONNE, docteur ès lettres. *George Eliot. Essai de biographie intellectuelle et morale, 1819-1854. Influences anglaises et étrangères.* Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, vol. 88. Paris, H. Champion, 1933.

L'ouvrage de M. P. Bourl'honne, présenté à la Faculté des lettres de Lausanne comme thèse de doctorat, mérite d'être signalé aux lecteurs de la *Revue de théologie et de philosophie*, car, malgré les apparences, il ne ressortit pas seulement à la littérature. La grande romancière victorienne fut, sans doute, une artiste et un moraliste ; mais elle acquit aussi une solide culture théologique et philosophique. Quelque temps secrétaire de la radicale *Westminster Review*, elle fut en relations avec plusieurs esprits dirigeants de son temps, dont Herbert Spencer, puis G.-H. Lewes.

Le propos de M. Bourl'honne n'est pas, il va sans dire, d'apporter des anecdotes inédites ; supposant les faits connus, il se propose d'en montrer l'enchaînement, de les interpréter, en vue de tracer un portrait de George Eliot. Cette nouvelle biographie est une contribution à l'histoire des idées religieuses et philosophiques ainsi qu'une étude de psychologie littéraire et de philosophie morale.

M. Bourl'honne s'est demandé tout d'abord d'où vient la gravité de George Eliot devant la vie et l'austérité du message qu'elle adressa à ses lecteurs, désireuse qu'elle était de mettre son art au service du bien de l'humanité. Et il indique, après les causes générales qui tiennent aux caractères permanents de l'esprit anglais, les raisons qui sont personnelles à G. Eliot : le sentiment tourmenté de la vie, de la gravité de chacune de nos actions par ses répercussions infinies, la tendance idéaliste et humanitaire.

C'est moins le contenu de la pensée de G. Eliot aux divers moments de sa vie que les mobiles psychologiques de son adhésion à telle ou telle doctrine qui sont ici révélateurs.

Qu'enfant, elle se soit donnée avec ferveur à la vie religieuse, sous sa forme calviniste ; qu'à partir de 1839 elle ait été fortement influencée par le rationalisme historico-critique qui, d'Allemagne, se propageait en Angleterre (en 1846, elle traduira la *Vie de Jésus*, de Strauss) ; qu'ensuite elle se soit forgé une philosophie du bonheur (« bonheur de tête, fait d'exaltation intellectuelle et de ferveur philosophique », dit M. Bourl'honne (1), toujours nous la voyons, selon son biographe, se laisser guider par « son romantisme moral d'adolescente » (2), par son inadaptation à la vie réelle, par son besoin de se donner à elle-même une conception exaltante et pathétique de la vie.

En 1851, au moment où Mary-Ann Evans entra à la *Westminster Review*, elle était en possession de quelques-unes de ses certitudes fondamentales ; à l'influence de la théologie libérale s'était ajoutée celle du positivisme ; il s'agissait pour Miss Evans de concilier son rationalisme avec le souci des valeurs morales, mises en danger par la philosophie positive (3).

Le principe essentiel auquel se fixa M.-A. Evans (il lui fut révélé par *The progress of the Intellect*, ouvrage d'un théologien-philosophe, R. W. Mackay, disciple de Strauss) fut l'affirmation de l'identité foncière du vrai et du bien ; la vérité, par suite, ne peut entraîner des conséquences morales fâcheuses. Aussi le libre-examen, la soumission des textes sacrés à la stricte méthode historico-critique ne peuvent-ils être néfastes. Une fois les pseudo-mystères dissipés, la pensée tracera les frontières du vrai mystère, source d'une foi qui sera inexpugnable. Science et religion se limitent et se conditionnent ; c'est en des termes analogues que Herbert Spencer formulera, dans les *First Principles* (1862), les rapports du connaissable et de l'inconnaissable, de la science et de la religion.

De l'identité fondamentale du vrai et du bien résulte la croyance selon laquelle la révélation divine est progressive et coextensive au développement de l'humanité ; par suite, aucune époque du passé ne peut s'ériger en norme définitive du bien et du vrai ; ceux-ci ne s'épanouiront pleinement qu'à la consommation des siècles. G. Eliot retrouve ici la notion, déjà courante, du développement continu et progressif de l'humanité, envisagée comme un être unique ; Pascal l'entendait du seul développement de la connaissance scientifique ; Condorcet, Comte, Hegel l'étendent à tous les ordres de faits, les deux premiers d'une manière plus positive, le dernier avec un sentiment plus vif de la permanence de l'Esprit.

Ce développement continu est régi par des lois précises, dont la principale est qu'une action donnée entraîne toujours les mêmes conséquences ; aussi l'homme, porteur de l'avenir, doit-il prêter grande attention à tout ce qu'il fait. Mais, par opposition à Auguste Comte, G. Eliot réserve la part de l'individu, qui a aussi sa fin et sa valeur en lui-même ; notre progrès moral, dit-elle, peut se mesurer au degré de sympathie que nous témoignons à la

(1) P. 66. — (2) P. 97. — (3) « Positivism is one-sided », écrit-elle en 1861 ; *op. cit.*, p. 118 n. 1, d'après Cross, *George Eliot's Life*, p. 341.

souffrance et à la joie individuelles (1). Et la sympathie, selon l'auteur de *Middlemarch*, procéderait de la souffrance endurée, du désir de l'épargner à autrui, ce qui nous ramène, en fin de compte, à affirmer une bienveillance naturelle de l'homme envers son prochain, comme l'admettaient Hume et Adam Smith.

Fait à souligner, l'effort moral, dans la philosophie de G. Eliot, est à soi-même sa propre récompense ; la recherche de la perfection morale n'est suspendue à aucune affirmation sur Dieu ou sur l'au-delà. M. Bourl'honne lui reproche, alors qu'elle maintient dans son intégrité l'élévation de la morale chrétienne, de priver l'homme des ressources (amour de Dieu) que le christianisme met à sa disposition. A son avis, George Eliot ne nous apporte que ses vues personnelles, expression de sa générosité d'âme, et non une morale « objective et universelle ».

A la *Westminster Review*, G. Eliot rencontra Herbert Spencer, dont l'influence ne fut pas aussi considérable qu'on pourrait le penser, car, sur bien des points, G. Eliot en arrivait d'elle-même à une position analogue à celle de Spencer. Mais l'autobiographie posthume du philosophe témoigne de l'impression que fit sur lui Miss Evans.

Spencer fut bientôt supplanté par G.-H. Lewes, le biographe de Goethe et disciple indépendant d'Auguste Comte. Quelle fut la vraie raison de l'union extra-conjugale de G. Eliot avec Lewes ? M. Bourl'honne rattache le fait, non seulement au désir de bonheur individuel de G. Eliot, mais encore à l'influence combinée de Spinoza et de Feuerbach ; il s'agit ici, non d'un fait rapporté, mais d'une conjecture, au reste vraisemblable.

Miss Evans traduisit l'*Ethique* de 1854 à 1856 ; elle en subit l'influence, mais l'interpréta assez librement ; d'ailleurs, Spinoza n'est pas l'ascète inhumain qu'on se figure communément ; il fait place à la nature et à ses besoins. Quant à Feuerbach, dont Miss Evans traduisit l'*Essence du christianisme*, il est tout à fait explicite : la réalisation totale de l'homme implique l'amour et le mariage. Toutefois, en rompant en visière avec la société, G. Eliot ne trouva pas le bonheur ; au contraire, elle eut conscience de sa faute, fut obligée de se défendre, de légitimer sa conduite, et M. Bourl'honne y voit l'explication de son « moralisme » persistant ; l'artiste, au lieu de simplement créer la vie, éprouvait encore le besoin de la commenter.

Dans sa conclusion, M. Bourl'honne montre que G. Eliot n'est pas l'âme sereine et apaisée que ses biographes nous ont représentée ; elle eut toujours à lutter avec elle-même ; le sentiment de son erreur entretint en elle la disharmonie. Aussi cette femme si intelligente et cultivée fut-elle, selon notre auteur, non une intellectuelle, qui, en paix avec soi-même, observe le monde avec sérénité et le reflète objectivement, mais une idéologue qui, manquant de confiance en la vie, s'est retranchée derrière une théorie susceptible de satisfaire ses aspirations profondes.

(1) «... our moral progress may be measured by the degree in which we sympathize with individual suffering and individual joy.» (Nov. 1857 ; Cross, p. 231).

Les jugements que porte M. Bourl'honne sur la vie intellectuelle et morale de G. Eliot dépendent en partie de sa conception personnelle de la vie, laquelle est sous-jacente à tout son ouvrage. Aussi ses remarques, exprimées dans une langue sobre et directe, offrent-elles matière à une ample discussion. Nous n'avons ni la place, ni qualité pour l'engager ici. Concluons seulement que, dans le champ des études historiques et philosophiques, la recherche et l'établissement des faits, seules activités qui puissent être, dans une large mesure, objectives, ne sauraient suffire ; car, à moins de s'en tenir aux faits les plus extérieurs et les plus insignifiants, force est bien de faire appel à la pensée et à l'expérience de l'historien et du critique pour produire une explication, une interprétation des faits qui seules peuvent satisfaire l'esprit. Sans doute, les faits ne supportent pas n'importe quelle interprétation ; de plus, il est rare qu'une seule soit plausible. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a pas une histoire complète sans une explication, toute revisable qu'elle soit. A ce niveau, l'objectivité ne perd pas ses droits, mais c'est une affaire d'approximation.

Marcel REYMOND.

Montreux.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
